

Discours



Contact presse

Département de l'information et de
la communication

01 40 15 74 71
service-presse@culture.gouv.fr

SEUL LE PRONONCE FAIT FOI

www.culture.gouv.fr

Discours de Frédéric Mitterrand, ministre de la Culture et de la Communication, prononcé lors de la réception à l'occasion de la FIAC 2011, et de la remise des insignes de la Légion d'honneur à Denise René

Paris, mardi 18 octobre 2011

Mesdames, messieurs,
Chers amis,

C'est demain qu'ouvrira la Foire internationale d'art contemporain et le nombreux événements, privés et publics, qui y sont associés. Je suis très heureux de vous recevoir à nouveau dans ces salons à cette occasion.

Grâce à l'énergie et au talent de tous, grâce aux artistes, aux galeristes, aux collectionneurs, aux fondations, aux musées et à tous les établissements publics qui accompagnent cette initiative, Paris est la capitale du monde de l'art contemporain pendant une semaine.

Mais c'est toute l'année que l'art contemporain est au cœur de ce ministère.

Il y a moins d'une semaine, j'étais à Chaumont, pour le lancement réussi du Centre Pompidou Mobile, aux côtés du Président de la République et de Luc Chatel, et avec Bertrand Lavier - une initiative d'Alain Seban que mon ministère soutient avec l'aide de partenaires privés engagés et citoyens. La semaine précédente, c'est à Bordeaux que j'inaugurais l'Evento de Michelangelo Pistoletto avec Alain Juppé. J'ai également tenu à inaugurer la nouvelle aile du Consortium, à Dijon ; la biennale de Lyon en septembre, ainsi que sa foire d'art contemporain off, où étaient réunis à mon initiative plusieurs galeries tunisiennes ; et l'exposition du prix Duchamp, décerné à Cyprien Gaillard par l'Association pour la diffusion internationale de l'art français (ADIAF), au Centre Pompidou.

Cet été, j'ai passé un long et agréable moment, avec beaucoup d'entre vous, à la biennale de Venise, où Christian Boltanski a réalisé encore une œuvre majeure ; où l'on pouvait également voir une très belle installation de Tatiana Trouvé à la Pointe de la Douane, ou encore une exposition du CNAP dans un palais vénitien, entre autres choses.

J'ai visité une partie de l'exposition formidable sur l'art et la Côte d'Azur au Château de Villeneuve en compagnie de Philippe Ramette et de Natacha Lesueur. J'ai remis le premier prix au lauréat du Salon de Montrouge, Clément Cogitore. J'ai décoré Anish Kapoor, dont chacun a pu admirer le Léviathan au Grand Palais. J'ai également eu le plaisir d'être guidé par Jean-Michel Othoniel dans la visite de son exposition au Centre Pompidou, que jouxtait celle de François Morellet ; celui, aussi, de voir le film de Pierre Huyghe, *The Host and the Cloud*, tourné dans ce site merveilleusement poétique du musée des Arts et Traditions Populaires ; l'honneur, enfin, d'accueillir Takis dans les jardins du Palais-Royal. J'ai souhaité que le lancement de la commande publique de Jean-Luc Moulène, Fénéautrigues, ait lieu dans ces salons. J'ai eu enfin le plaisir d'échanger longuement sur des sujets divers avec de nombreux artistes, je pense à Philippe Parreno, Didier Marcel, Renaud Auguste-Dormeuil, Isabelle Cornaro, Bruno Peinado, Daniel Firman, Gilles Barbier, Loris Gréaud...

J'en oublie et je m'arrête là. Mais je n'oublie pas ce que toutes ces rencontres et tous ces déplacements m'ont appris sur l'art contemporain, sur les artistes, sur les professionnels de ce secteur essentiel, sur vous.

J'ai annoncé, il y a une semaine exactement, dans ces murs mêmes, quinze mesures pour les arts plastiques issues d'un travail commencé en janvier, qui a réuni près de 450 participants pendant plusieurs mois à l'initiative de la Direction générale de la création artistique. Je crois que ces mesures, qui vont de la professionnalisation du secteur des arts plastiques à la diffusion de la critique d'art en langue anglaise, en passant par le soutien aux galeries et le renforcement du réseau en région, sont de nature à donner une nouvelle impulsion au monde de l'art. Je crois que c'est une réponse forte et structurée à ce que j'ai vu et entendu tout au long de l'année, à votre contact.

Je l'ai dit la semaine dernière lors de la présentation de ces quinze mesures : les arts plastiques, la culture visuelle en général comme on dit dans le monde anglophone, c'est-à-dire les arts plastiques au sens large, avec le design, le graphisme, la photo, avec les métiers d'art à l'honneur à la manufacture des Gobelins en ce moment même, c'est un enjeu formidablement important à l'heure de la culture des écrans, du numérique et de la mondialisation. Un enjeu artistique qui est aussi politique, stratégique, économique. C'est pourquoi je me félicite du fait que le président de la République ait donné le coup d'envoi il y a quelques jours du Grand Paris de l'art et de la culture. Le « 1% Grand Paris », c'est l'occasion de nous projeter ensemble dans une nouvelle dynamique de très grande échelle pour les arts plastiques, qui sera un laboratoire pour toutes les autres métropoles françaises, à l'heure où le 1% fête précisément ses soixante ans.

Demain, je visiterai de nouveau la FIAC en compagnie de sa directrice, Jennifer Flay, et le soir nous fêterons les artistes contemporains tunisiens réunis au Musée du Montparnasse par Jean Digne. J'irai voir Georges Mathieu dans son atelier quelques jours plus tard. Je me rendrai chez ITEM, où l'on fabrique encore de magnifiques lithographies à l'ancienne.

Les semaines suivantes, je veillerai à ce que les quinze mesures annoncées soient rapidement mises en œuvre. Je continuerai aussi le dialogue entamé avec les Ecoles supérieures d'art. À cet égard, je ferai bientôt la proposition d'un nom pour succéder à Henry-Claude Cousseau à la direction de l'Ecole nationale supérieure des Beaux arts de Paris au Président de la République. Cher Henry-Claude, je salue votre bilan remarquable à la tête de ce grand établissement et j'ai hâte de découvrir après-demain votre exposition.

Je tiens donc à veiller à ce que les arts plastiques demeurent une préoccupation constante de mon ministère. De grands rendez-vous, en effet, nous attendent, avec l'ouverture du Palais de Tokyo agrandi en avril, avec la Triennale, avec le prochain Monumenta confié à Daniel Buren en mai. Et puis, l'année d'après encore, une FIAC qui retrouvera 1000 mètres carrés supplémentaires, pour accueillir davantage de galeries, notamment, je le souhaite, de galeries françaises, grâce aux travaux d'agrandissement menés sous la férule de Jean-Paul Cluzel au Grand Palais, et enfin le Monumenta des Kabakov, et le nouveau pavillon français de Venise. Et je n'oublie pas toutes les fondations qui sortent de terre, projets

formidablement généreux, qui contribuent à faire de Paris une ville essentielle de l'art contemporain, et de la France un pays d'art vivant dans le monde. La consolidation de la fondation Lambert à Avignon ou de la fondation Vasarely me tiennent beaucoup à cœur, comme les nouveaux FRAC, celui de Bretagne, par exemple, qui ouvrira ses portes dans quelques mois. Et je n'oublie pas le fantastique site de Barjac où a vécu Kiefer.

Il me tient à cœur également que les artistes et les professionnels étrangers se sentent chez eux ici. C'est la plus noble des traditions, celle de l'hospitalité, pour reprendre un mot qui fédère beaucoup de centres d'art, qui nous commande ce devoir. À ce titre, j'ai demandé à mon chef de cabinet d'intervenir pour débloquer la situation d'un des plus grands artistes au monde, Chéri Samba, dont la difficulté à entrer sur notre territoire était inacceptable. J'ai le plaisir de vous annoncer que cette affaire est en passe d'être résolue.

Mon intérêt particulier et celui de mon ministère pour les arts plastiques se manifeste d'une manière sensible aujourd'hui, dans ce lieu même, à travers la commande faite à Felice Varini que vous avez pu découvrir en entrant. Il n'y avait plus eu de commandes publiques passées à des artistes, dans l'enceinte même du ministère, depuis presque 30 ans - depuis celle, magnifique, intitulée Outre-Mer, faite à Pierre Alechinsky en 1985, qui nous fait l'honneur d'être parmi nous ce soir. C'est chose faite et admirablement faite avec le « carré au seize disques ». Felice Varini rejoint ainsi Jean-Michel Alberola, Pol Bury, dont je salue l'épouse, Wilma, parmi nous ce soir, Daniel Buren, Henri Cueco et Jan Dibbets. Je veux remercier Felice Varini de nous avoir gratifié de ce cadeau que je traverse avec émerveillement chaque jour en empruntant ce couloir.

Enfin, je voudrais profiter de ce moment privilégié de convivialité pour que nous rendions hommage à des artistes et des acteurs du monde de l'art qui font honneur à la France par la qualité et la constance de leur engagement. Comme chaque année maintenant, une promotion exceptionnelle les distingue. Je veux citer Gérard Titus Carmel et François Trèves, promus Commandeurs dans l'ordre des Arts et des Lettres ; Felice Varini et Alexia Fabre, promus officiers dans l'ordre des Arts et des Lettres ; Renaud Auguste-Dormeuil, Jacqueline Blanc, Martin Guesnet, Subodh Gupta, Patrice Joly, Charlotte Laubard, Chiara Parisi, Suzanne Tarasieve, Dayanita Singh, Nathalie et Georges-Philippe Vallois, ainsi que Nathalie Viot, nommés chevaliers dans l'ordre des Arts et Lettres.

Enfin, je veux rendre un hommage tout particulier à une très grande dame de l'art contemporain, en France et dans le monde : Denise René, que j'appelle maintenant à me rejoindre.

Chère Denise René,
Tubes fluos, disques girouettes, cubes vibrants, codes optiques hallucinatoires, aplats impeccables et rigoureux de l'abstraction, mouvements, tensions et résolutions de lignes et de couleurs ; les formes d'art dont vous faites la promotion, chère Denise René, prennent pour objet le changeant et l'aléatoire, par des combinaisons non-figuratives qui ouvrent les contingences du réel à de nouveaux horizons. S'il y a une révolution de l'abstraction, c'est bien cette vision d'un réel multiple et

insaisissable, en perpétuel mouvement, rendue possible par l'exploration des sensations visuelles et auditives, aux croisements de l'art et la science, contre les pulsions de l'immuable et du définitif.

En défendant l'abstraction géométrique, le cinétisme et l'art optique, votre démarche, tout aussi expérimentale que le fut celle des artistes que vous avez fait connaître, s'inscrit dans une réflexion sur l'art vivant que vous avez entamée depuis plus de soixante ans. Car pour devenir la très grande galeriste que vous êtes, il fallait d'abord prendre le train en marche des expérimentations artistiques nées dans l'effervescence de l'après-guerre, et proposer une alternative aux courants dominants. Ce sont vos anticipations qui ont permis à ces avant-gardes et à ces esthétiques nouvelles de s'exposer et de s'imposer.

L'atelier de mode de la rue de la Boétie, que vous transformez en galerie - sur le conseil d'un jeune graphiste hongrois travaillant alors chez Draeger que vous rencontrez au Café de Flore, Vasarely -, est devenue, dès la première exposition des recherches graphiques de ce dernier, en 1944, le creuset de l'aventure de l'art abstrait.

Le club des abstraits était alors en train de se constituer. De jeunes peintres viennent se proposer, tels Marie Raymond, Hartung et Schneider ; les expositions se multiplient - Max Ernst - un artiste allemand exposé dans le Paris de l'immédiat après-guerre, avec le soutien de Breton et d'Eluard : cela vous ressemble -, Jean Arp, Marcel Janco ou encore Hans Richter. Votre galerie attire, et devient assez rapidement une entreprise collective de recherche et de conception plastiques, mêlant les abstractions géométriques et esthétiques. Une avant-garde se crée autour de Vasarely, avec Dewasne, Jacobsen, Mortensen, Herbin, Deyrolle et Poliakoff. Le cap est trouvé avec l'exposition « Tendances de l'art abstrait » en 1948.

En 1955, vous marquez une étape décisive de l'art contemporain avec une exposition déterminante : « Le Mouvement », confiée au jeune critique d'art Pontus Hulten - mise en perspective historique des différentes générations de l'art abstrait et des articulations entre les œuvres de Duchamp, Jacobsen, Tinguely, Soto, Agam ou encore Pol Bury. Deux ans après cette exposition qui posa les fondements de l'art cinétique, vous orchestrez la première exposition en France de Mondrian, alors encore mal aimé dans l'Hexagone, avec des pièces confiées par le Stedelijk Museum d'Amsterdam.

Avec votre galerie, vous avez ainsi tracé une ligne à la cohérence puissante, au profit d'une conception esthétique qui a agi comme une sorte de contrepoids au Pop Art américain, et en rupture avec les courants figuratifs français. Par la force de la conviction, vous avez réussi à imposer l'abstraction géométrique et le cinétisme sur le marché de l'art, en étant à Paris l'une des premières galeristes à rendre compte de la création internationale. La galerie Denise René s'est en effet progressivement constitué un réseau très dense de partenaires internationaux, à commencer par les grandes galeries danoises Birch ou Tokanten. L'organisation, en 1951, de l'exposition « Klarform » qui tourna dans les musées scandinaves et belges est le fruit de votre vision européenne et internationale des réseaux de diffusion. Il aura fallu notamment cette visibilité internationale pour que la France s'intéresse à l'art cinétique.

C'est grâce à vous que l'on doit également la découverte en France des artistes sud-américains tels que Julio Le Parc, admirablement montré aujourd'hui au Centre Pompidou Metz, Tomasello, Cicero Dias ou Cruz-Diez, mais aussi les figures historiques des avant-gardes d'Europe de l'Est avec les rétrospectives du Hongrois Lajos Kassak, du Polonais Stazewski ou avec l'exposition des précurseurs de l'art abstrait en Pologne en 1957 avec Malevitch, Kobro ou Berlewi.

Dès la fin des années 1950, vous avez promu l'édition de d'œuvres fabriquées en série. Outre la justesse de vos intuitions, c'est aussi une dimension d'accessibilité que vous avez su donner à ce métier relais entre les artistes et les musées.

Dans les années 1960, la galerie Denise René occupe une place centrale sur la scène internationale de l'art. Vous exportez votre regard en Allemagne et à New York en 1971 avec Agam. La première crise pétrolière frappant vos clients américains, suisses et scandinaves, vous vous concentrez alors sur le marché français et parisien, encore très fermé à ces formes artistiques - ce qui n'était pas sans déplaire à votre personnalité qui aime relever les défis.

Nombreux sont ceux ici ce soir qui gardent un souvenir très vif de l'exposition que le Centre Pompidou vous a consacré en 2001, « Denise René, l'intrépide. Une galerie dans l'aventure de l'art abstrait ». L'exposition sur l'op art et l'art cinétique orchestrée par Fabrice Hergott à Strasbourg, il y a une dizaine d'années, a également sonné l'heure d'un regain d'intérêt qui ne cesse plus aujourd'hui d'influencer les jeunes artistes.

La pionnière de l'abstrait continue toujours l'aventure, avec en mars dernier l'exposition du travail de Wolfram Ullrich dans votre galerie du boulevard Saint-Germain, ou encore celui de Mortensen dans votre seconde galerie parisienne de la rue Charlot. La présence de la galerie Denise René à la FIAC confirme cette première place qu'occupe votre regard dans les plus hauts lieux de l'art contemporain.

Vous êtes, chère Denise René, l'œil de l'art abstrait en France et dans le monde. La ligne que vous défendez depuis si longtemps, celle de l'abstraction géométrique, du cinétisme et de l'art optique, rend bien pâles, par comparaison, les modes éphémères. Vous avez œuvré de manière magistrale à la reconnaissance publique des plus grands artistes. Je suis donc particulièrement ému de pouvoir vous rendre hommage aujourd'hui : c'est grâce à des exigences comme la vôtre que le métier de galeriste occupe une place essentielle dans l'histoire de l'art vivant. C'est Bertrand Lavier, qui avait eu cette phrase alors qu'il était exposé chez vous en 1997 : « ne sont vraiment intemporelles que les choses qui sont de leur époque ».

Chère Denise René, au nom du Président de la République, et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés, nous vous faisons Officier de la Légion d'honneur.